NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

78 N° 7 1956

Foi et engagement temporel

André DE BOVIS (s.j.)

p. 687 - 705

https://www.nrt.be/it/articoli/foi-et-engagement-temporel-2373

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Foi et engagement temporel

Ce n'est pas d'hier que le christianisme chemine à travers le monde des hommes et se fait à travers les sociétés et les civilisations. Et pourtant, c'est un débat relativement récent que de s'interroger sur la tâche de la foi en face de l'univers humain qui voudrait n'être qu'un monde profane.

Plus précisément, le débat pourrait se formuler ainsi : le catholique, conscient de sa foi et inspiré par elle, a-t-il pour devoir unique de proclamer cette foi, *opportune, importune,* a-t-il pour obligation exclusive d'évangéliser? Certains tendraient à le dire, qui se défient de tout engagement dans les réformes temporelles, sociales, économiques ou juridiques, même quand cet engagement se veut pur, désintéressé. La foi n'est-elle pas en effet l'adhésion au mystère du Christ? Point n'est donc besoin qu'elle se soucie de l'organisation d'un monde profane. Qu'elle le laisse courir son destin, assurée que la divine Providence ordonne, mieux que nos agitations et nos tentatives essoufflées, l'avènement du Règne de Dieu! D'ailleurs l'expérience enseigne assez, poursuit-on, que la foi chrétienne court le risque de perdre son essence précieuse au milieu de ces entreprises temporelles, de se transformer en quelque messianisme terrestre. Inévitable compromission de la doctrine, ou bien perte de temps et de force, tels sont les écueils qui menacent la foi chrétienne, quand celle-ci consent à descendre vers l'océan de ce siècle.

Ces craintes sont pleinement respectables, souvent justifiées par les faits. Reconnaissons-le, même si nous devons discuter les motifs secrets qui inspirent ces craintes.

En face de ces refus ou demi-refus, d'autres positions se dessinent. Le catholique — d'aucuns l'affirment — a pour devoir de s'engager dans le monde pour le transformer et l'améliorer selon son ordre propre, au nom même de sa foi. Certains le répètent avec force, scandalisés qu'ils sont par les désordres plus ou moins établis. Refusant toute injustice, ils voudraient faire la preuve que le christianisme est efficace pour la genèse d'un monde meilleur, que le catholique est l'allié loyal de quiconque se voue à la tâche d'enfanter « des lendemains qui chantent ».

Faut-il accueillir une telle démarche, telle quelle? Les motifs qu'elle invoque sont-ils justes? Les objections précédentes tombent-elles sans valeur en présence de cet enthousiasme conquérant?

Il n'est pas dans notre intention de discuter par le menu chacune de ces positions. Nous choisissons plutôt de rappeler des vues qui nous paraissent plus positives. Aussi, dans ce problème qui hante la conscience catholique française depuis 1945, nous circonscrirons une aire plus restreinte et une question plus précise. En voici l'énoncé, antinomique lui aussi.

La foi catholique n'est-elle point très purement l'acceptation du Mystère du Christ? N'est-elle pas vertu théologale et son intention n'est-elle pas dirigée vers Dieu seul? Telle fut la foi dans la primitive Eglise. Telle est la foi aux yeux des grands Scolastiques : assentiment intellectuel à la vérité divine, signature apposée au bas d'une révélation consignée et attestée par l'Eglise. N'est-ce pas encore la foi que définissent et défendent les théologiens unanimes?

D'autre part, cependant, ne faut-il pas déclarer que la foi est un « engagement », selon un mot cher à notre temps? Dans ce cas, elle est inévitablement une prise de position à l'égard de l'Univers tout entier; elle est une « situation » dans le temporel, elle assume le monde afin de le transformer au nom de Dieu. N'est-ce pas la foi catholique moderne? C'est celle en tout cas que revendiquent bien des revues même théologiques, c'est la foi, dirait-on, des papes de notre temps, depuis Léon XIII au moins, pour ne pas remonter plus haut.

Mais faut-il ainsi diviser la foi contre elle-même? Ne vaudrait-il pas mieux réconcilier ces deux types de foi apparemment divergents? C'est la tentative que nous voudrions risquer, persuadé que la foi chrétienne a tout ensemble le regard perdu en Dieu et le souci que la volonté de Dieu « se fasse sur la terre comme au ciel », que son Règne arrive aussi parmi nous.

Dans cette intention, nous redirons ce que c'est que de croire. Puis nous nous demanderons si l'engagement dans les structures temporelles, pour les réformer et les transformer, est appelé par la foi, s'il est, pour elle, une compromission ou une déviation. Après quoi, il restera à dire quels rapports réciproques nouent la foi et les engagements temporels [1].

1. Avant tout effort d'élucidation il faut s'entendre sur les notions avec lesquelles nous opérons : foi et engagement temporel.

Pour nous, comme pour tout catholique, *la foi* est l'acte par lequel nous jugeons vrai, en raison de l'autorité de Dieu qui révèle, ce qui est attesté par Dieu et proposé par l'Eglise comme enseigné par Dieu (Conc. du Vatican, Sess. III, chap. 3. Denzinger, *Enchiridion...*, nn. 1789 & 1792).

Si l'on dit que la foi est un « *engagement* », cette expression peut être entendue en un sens spirituel intérieur. Dans ce cas, la foi constitue une confrontation de l'homme avec sa propre destinée surnaturelle, une décision, une soumission à cette destinée. La foi mérite d'autant plus le nom d'engagement que l'on ne peut accéder à cette décision que porté par toutes les puissances spirituelles, amour et intelligence surnaturels (L'amour ne doit pas nécessairement être compris au sens théologique de « charité »). C'est toute la personne qui est en question et c'est toute la personne qui est en jeu.

On peut entendre d'autre part que la foi est un « engagement » au sens spirituel extérieur. Elle l'est parce qu'elle implique une certaine position à l'égard

*
* *

QU'EST-CE QUE CROIRE?

Que la foi soit un acte intérieur et spirituel, voilà qui est incontestable. Elle paraît même n'être que cela, un acte tout idéal. Pour la plupart d'entre nous, en effet, la foi a d'abord été vécue sur un mode intérieur purement et simplement, sans expression vivante, sans geste personnel. La foi, au creux de l'esprit, attendait que nous émergions peu à peu des limbes de la petite enfance. Elle était pourtant dès lors élévation ontologique de l'intelligence, mais en secret et dans le mystère. Un jour vient où la foi s'exprime en actes conscients : l'enfant balbutie les mots du *Credo* appris sur les lèvres de sa mère, il les ratifie pour la première fois explicitement et personnellement à travers la foi de ses parents. N'est-ce pas là cet assentiment intellectuel dont parlent les théologiens quand ils décrivent la nature de la foi? N'est-ce pas là toute la foi? Et n'est-elle pas alors un acte éminemment privé, une réalité purement intérieure?

Apparemment, en effet, la foi consiste à souscrire à des vérités spéculatives, théoriques et idéales. La tentation est grande de la réduire à cela, d'autant plus grande que l'on prend pour exemple de l'acte de foi l'assentiment par lequel nous professons l'unité de nature en Dieu et la trinité des personnes. On dirait d'un théorème sacré, surtout si l'on détache cette profession de foi de l'Ecriture Sainte et des faits sur lesquels germèrent ces notions savantes. Ainsi la foi prend l'air peu attirant d'une science purement notionnelle, un peu analogue à la connaissance de quiconque sait le nom et le nombre des familles de coléoptères.

Beaucoup, semble-t-il, ne parviennent pas à se représenter les choses autrement. Dans ces conditions, le croyant aurait confessé sa foi très honorablement, qui se serait borné à répéter sans erreur ces mots abstraits sur les mystères de la Trinité, de l'Incarnation ou de la Rédemption.

Contre cette conception stérilisante, on a réagi, surtout en ces dernières années. On a redit sous des formes indéfiniment variées que la foi était un « engagement », au point de faire croire que cette affirmation n'était qu'un slogan après beaucoup d'autres. Pourtant il n'en est rien. Une vérité authentiquement chrétienne se cache sous ce vocable. Pour être plus sûrs de la dégager, il en est qui renonce-

---

de la société, de l'état, des autres religions. C'est ce sens que nous retenons ici. Quant à l'engagement *temporel*, il désigne tout effort par lequel l'homme, au nom de sa foi, tente de modifier peu ou prou les institutions du monde social, économique, politique... pour réaliser un monde plus conforme à l'idéal évangélique.

raient allégrement à déclarer que la foi est un acte de l'intelligence. Encore moins consentiraient-ils sans doute à penser que la foi est un acte de l'intellect spéculatif, comme le disent les théologiens depuis le XII[e] siècle. Ils croiraient sans doute « dévitaliser » tout simplement la foi chrétienne.

Ces inquiétudes témoignent d'excellentes intentions. Mais il ne faut s'y arrêter en aucune manière ni renoncer, pour les calmer, à dire que la foi est par nature un assentiment intellectuel[2]. Que l'on se tranquillise d'ailleurs ! Ce n'est point ce caractère d'assentiment intellectuel qui empêchera la foi d'être un engagement dans tous les sens du terme. Bien au contraire.

Redisons-le, pour que nul n'en doute : la foi théologale implique essentiellement une prise de position à l'égard de Dieu et de l'univers dans sa totalité : le monde, les autres, moi-même. « Croire, c'est orienter sa vie vers Dieu... »[3], toute sa vie dans sa quotidienneté et pas seulement le cheminement de sa vie intellectuelle. Dans la foi se trouve impliqué, radicalement du moins, un engagement temporel. Car la foi « prétend agir sur l'organisation du monde, régler les rapports sociaux et façonner les institutions dans un sens chrétien. La logique de la foi, c'est non seulement de mettre tout l'Evangile dans la vie, mais d'instaurer, dans la mesure du possible, un ordre de chrétienté, créer une culture chrétienne, réaliser un humanisme chrétien »[4]. Croire, c'est se situer dans un univers concret. Tous les engagements temporels sont donc dans la logique de la foi.

Mais pourquoi la foi réclame-t-elle inévitablement l'ajustement du réel quotidien à ses propres conceptions ?

Parce que la foi confesse une vérité qui n'est ni abstraite ni purement spéculative, ni simplement logique, mais une vérité dynamique et terriblement pratique. Croire, ce n'est rien, ou bien c'est reconnaître la Vérité de la Charité de Dieu, telle qu'elle a été révélée dans le Christ, telle qu'elle est proposée par l'Eglise. Croire c'est professer la Vérité de l'Amour : *Et nos cognovimus et credidimus caritati quam habet Deus in nobis.* « Quant à nous, nous avons connu et nous avons cru à la charité que Dieu a eue pour nous » (*I[a] Iohan.*, IV, 16; cfr *Ephés.*, III, 17-19). Mais qu'est-ce en plénitude que professer la vérité de la Charité ? C'est connaître avant toute chose que Dieu

2. Ce caractère d'assentiment intellectuel est impliqué dans la définition de la foi donnée par le Concile du Vatican (Denzinger, n. 1789). Il est exprimé dans le Serment Antimoderniste (*ib.*, n. 2145).

3. Conférence de S. Excellence Monseigneur Michon, *Doc. Cath.*, 52 (1955), col. 1607. Comparer avec ces phrases de M. L. Cerfaux, *L'Eglise dans la théologie de Saint Paul*, 2[e] éd., 1948, pp. 47-48 : « Les chrétiens vont agir avec une nouvelle conscience; leur 'être' possède des virtualités qui demandent à s'épanouir en vie politique ».

4. Conf. de S. E. Mgr Michon, *ib.*

est Charité, c'est connaître que la Charité n'est pas seulement une perspective sur Dieu, mais Lui-même, son Essence : *Deus caritas est* (*Ib.*, IV, 8, 16). C'est en outre professer que l'Amour Divin, pour s'exprimer, n'a trouvé rien de mieux que de se livrer à la mort pour nous : « A ceci nous avons connu l'amour, c'est que Lui a donné sa vie pour nous » (*Ib.*, III, 16). Croire, c'est enfin, pour chacun d'entre nous, apprendre et savoir la loi suprême de l'existence : « Nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères » (*Ib.*, III, 16).

S'il en est ainsi, nous ne pouvons croire d'une manière authentique qu'en admettant cette exigence pratique, cette poussée spirituelle tendue vers la reproduction du destin du Christ dans notre propre destin. Croire, c'est reconnaître que les démarches historiques — temporelles et locales — de Dieu appellent les nôtres et les veulent semblables aux siennes. A ce titre il est déjà manifeste que la foi est grosse d'un engagement dans l'espace et dans le temps, dans le monde et dans l'histoire au nom de la vérité de la charité.

Aussi cet engagement n'est-il pas surérogatoire, comme s'il naissait de quelque bon mouvement de surcroît. Encore moins cet élan surgit-il du besoin d'occuper des vitalités chrétiennes débordantes. Il est une exigence qui jaillit de l'essence même de la foi, au nom de la Vérité qu'elle affirme et pour accomplir sa véritable vocation.

Car la foi est un « englobant », s'il est permis de lui appliquer ce langage très moderne. Croire c'est reconnaître en effet que j'étais pris déjà dans la seule et totale Vérité existentielle, avant même d'avoir reconnu qu'il y avait cette Vérité, c'est constater que tous les domaines sont envahis par cette Vérité et plus ou moins directement enlevés à leur autonomie profane.

Pour mieux comprendre la foi chrétienne, comparons un instant avec la conception protestante, telle qu'elle vient à nous à travers Kierkegaard, Karl Barth ou Bultmann [5]. Alors que ces derniers semblent réduire la foi à une décision existentielle très pure, très subjective, au delà de toute incidence sur les réalités terrestres, dans un tête-à-tête avec Dieu parfaitement à l'abri de l'univers concret, la pensée catholique, sans vouloir nier ou amenuiser ce point de vue, perçoit bien vite, dans le monde concret, les répercussions en chaîne. Bref, dans la conception catholique, le croyant n'est homme et il ne sera chrétien qu'à la condition de ratifier des relations objectives et concrètes, dans lesquelles chacun est pris comme dans un filet : l'Eglise d'abord et très immédiatement, — le monde tout entier, ensuite et par voie de conséquence. C'est ce qu'il faut expliquer en quelques mots.

---

5. Ces trois noms, évidemment, ne représentent pas toute la pensée protestante.

S'ENGAGER DANS L'ÉGLISE

Avoir la foi, serait-ce seulement ratifier secrètement les articles d'un Credo, serait-ce seulement « accéder à Dieu », alors qu'il faut de toute évidence prendre place dans un certain monde, adopter un certain mode d'existence, d'un mot, entrer dans l'Eglise? « Je crois la sainte Eglise », dit le fidèle. Qu'est-ce à dire? Qu'il reconnaît que toute vérité surnaturelle, que la vérité de son existence, lui est transmise par une société d'hommes réels, bien vivants, avec défauts et qualités comme tout le monde, société dont la vie remplit les annales de notre planète. Le croyant sait, et il le dit, que la révélation et la grâce de cette destinée sont aux mains de cette troupe humaine, en telle sorte qu'il ne peut avoir part ni à cette grâce ni à cette révélation, sans être admis et conservé dans ce milieu. Il faut donc entrer dans l'Eglise, demander et recevoir l'agrégation. Il ne suffit pas d'admirer sa doctrine, en restant sur le pas de la porte, il faut faire partie. Telles sont les premières exigences de la foi, que matérialise la liturgie du baptême en des rites simples et expressifs.

Prenons la peine de mesurer un instant la portée d'un tel acte. Ce n'est rien moins que briser l'unité et offusquer la transparence d'un monde apparemment simple et naturel. Désormais l'individu donne à son existence de tous les jours un axe de référence qui ne coïncide plus exactement avec la société laïque. En même temps que sa patrie, le croyant possède une « autre » patrie qui domine sa patrie; désormais sa vie est tendue entre deux mondes aussi concrets l'un que l'autre, entre deux réalités aussi sociologiques l'une que l'autre; désormais apparaît une situation d'Eglise qui ne se confond pas simplement avec la situation d'univers.

En effet, dès là que l'homme est entré dans l'Eglise, le voici soumis à ses lois, depuis l'abstinence du vendredi jusqu'à l'indissolubilité du mariage. Entré dans l'Eglise, le croyant doit confesser sa foi publiquement, reconnaître que Jésus est le Seigneur à la face de son petit monde, village ou famille, paroisse ou métier. Rien ne peut le dispenser d'adhérer ainsi, officiellement, à Dieu, au Christ, à son Eglise (*Romains*, X, 9; *I^a Iohan.*, IV, 15-16). Or cette profession publique s'achève obligatoirement en des actes très concrets, très sensibles, très manifestes : la réception des sacrements. Il faut croire jusque-là et nul ne peut échapper à ce devoir. L'expérience enseigne d'ailleurs que bien des chrétiens hésitent devant cet engagement, trop compromettant, trop officiel, trop voyant, qui cependant ne trouvent rien à reprocher à la doctrine de la foi.

Et pourtant tout cela fait partie de la foi. Faute de cet engagement public, celle-ci ne mérite plus d'être appelée foi plénière et parfaite. Saint Thomas, en d'autres temps, lui refusait même le titre de vertu.

Nous n'avons pas maintenu ce langage, mais il n'en reste pas moins vrai que, si elle refuse l'engagement concret dans l'Eglise, la foi n'est plus que la foi morte, informe, termes assez parlants et qui se passent de commentaires [6]. Pour être elle-même, la foi doit donc prendre position, prendre parti à l'égard d'une société « humaine, trop humaine », s'intégrer à un milieu sociologique dont la foi elle-même dépend, et pour naître, et pour durer, et pour croître [7].

S'ENGAGER DANS LE MONDE

Reconnaître la Vérité de la Charité en Dieu entraîne non moins nécessairement une prise de position à l'égard du monde des hommes. D'entrée de jeu, la foi est insertion dans ce monde ou refus de ce monde, insertion et refus tout à la fois.

Si l'on en doutait, il suffirait de revenir vers le premier croyant, vers Abraham. Il apprit par expérience directe que, sous le choc de la foi, inévitablement le monde bascule dans lequel on avait fait son nid : « Va-t'en de ton pays... » (*Gen.*, XII, 1). Croire, ce fut d'abord pour Abraham ratifier un dessein de Dieu, dessein historique et singulièrement concret : « Je donnerai ce pays à ta postérité... » (*Gen.*, XII, 7), « je rendrai ta postérité nombreuse comme la poussière de la terre... » (*Gen.*, XIII, 16). Il fallait donc commencer à inscrire ce dessein sur le visage de la terre, avec les réalités dont est faite la vie quotidienne. Abraham dut consentir à une destinée imprévue, parfaitement irréductible à une simple exigence morale, et transcendant une vérité purement spéculative sur la nature de Dieu ou sur la genèse de l'Univers. S'il est vrai que la Révélation s'est opérée bien souvent — pour ne pas dire uniquement — à travers des volontés divines, la foi d'Abraham, de Moïse et des prophètes pouvait-elle ne pas être l'accueil et la réalisation de ces volontés pratiques, concrètes, historiques, prosaïques même? Ils iraient donc vers la Terre Promise comme des nomades, ou se dégageraient des alliances terrestres, puisqu'on leur imposait ces besognes.

Le Nouveau Testament, on s'en doute, n'a pas renié les exigences de l'Ancienne Alliance. Il les accomplit. Dès que la foi au Christ, Fils de Dieu, s'est enracinée dans l'âme des Apôtres et dans celle des premiers chrétiens, immédiatement éclôt une nouvelle forme d'existence quotidienne. Alors s'instaure la communauté des biens qui se perpétuera dans la vie religieuse, alors naît l'assistance publique

6. « Il ne serait donc pas contraire à l'enseignement du Concile de Trente d'affirmer une distinction spécifique entre les deux (foi morte et foi informée par la charité)... » (R. Aubert, *Le problème de l'acte de foi*, 2e éd., 1950, p. 86).

7. Si cette dernière phrase a besoin d'une justification aux yeux du lecteur, nous renvoyons à l'article « *Ecclesia mater fidei* », dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, avril-juin 1954.

dont les premiers linéaments se manifestent dans « le souci des tables » (*Actes*, VI). Alors aussi s'impose l'indissolubilité du mariage qui refait la famille sur un autre plan, combien plus enveloppant. Désormais il n'est plus permis de consommer les viandes immolées aux idoles, bien que celles-ci — c'est entendu — ne soient que néant. On n'a plus le droit, entre chrétiens, de porter ses différends devant les juges païens. Seuls les « saints » en connaîtront. A quoi bon poursuivre cette énumération? Parmi toutes les vérités de la foi, il en est une déposée dans les structures temporelles comme une bombe : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Si ce principe, en tranchant le cordon ombilical qui unissait alors politique et religion, en invitant le monde à se refaire sur un modèle nouveau, si ce principe n'est pas un engagement temporel, alors, jamais rien ne le sera. En tout cas, les païens ne s'y sont pas trompés : avec le vin nouveau du christianisme — ils le pressentaient avec colère— coulerait aussi une politique nouvelle, arriverait une société inconnue jusqu'alors.

Si aujourd'hui nous sommes moins sensibles, dans nos pays de tradition chrétienne, à la nouveauté du christianisme si menaçante pour l'ordre établi, c'est que la foi, en vingt siècles, a sécrété peu à peu un univers mental et un monde sociologique tout imprégnés de christianisme. Le repos dominical a remplacé les loisirs du sabbat. Noël, l'Ascention, l'Assomption sont maintenant des fêtes officielles, qui s'imposent aux usines comme aux paroisses. De leur côté les commerçants sont bien obligés de tenir compte de l'abstinence du vendredi dans leurs prévisions, tout comme les chemins de fer et les restaurants. Désormais la monogamie est une loi que les états dits civilisés auraient honte de rayer de leur code civil. Quelques nations même ont modifié leur droit public pour faire place à l'indissolubilité absolue du mariage-sacrement. Personne ne peut plus situer dans le temps sa propre existence sans les référer à la naissance du Verbe Incarné. En somme, la foi, à force d'engagement dans le monde, a fini par construire un univers propre qui s'est lentement surimprimé à l'univers économique et politique.

S'il est un baptisé pour refuser cet univers original et ce mode d'existence concret en ce qu'il a de plus grave, il n'est catholique que de nom. Lui non plus n'a pas la foi parfaite, mais la foi morte et informe, car le parfait croyant vit sur un certain mode, bien déterminé, bien concret, en plein milieu des autres hommes, même si ceux-ci refusent le monde qu'engendre la foi.

C'est le même son fondamental que rend la foi aujourd'hui comme dans la primitive Eglise. Tout comme dans le passé, croire c'est prendre parti. Plus que dans le passé, semble-t-il. C'est que le problème de la destinée se joue aujourd'hui plus immédiatement et plus uni-

versellement, non pas à travers des dogmes spécifiquement religieux, mais à travers les structures d'un monde politique et économique.

Aussi les papes des deux derniers siècles ont-ils insisté plus qu'autrefois sur le devoir imprescriptible de construire le monde. « Il vous appartient, déclare le Pape Pie XII à l'Action catholique italienne en 1948, d'apporter dans la vie où vous entrez, dans l'état que vous devez contribuer à former, *une telle énergie de vraie foi religieuse* que l'échelle des valeurs (.....) soit consciencieusement observée et que la technique soit subordonnée, suivant la volonté divine, *à la dignité et à la liberté, à la paix et au bonheur terrestre* et surtout éternel des hommes [8] ». Nous ne croyons pas nous tromper en disant que le Pape actuel est hanté par la vision d'un univers qui risque d'être littéralement inviable et il a cru que la foi du successeur de saint Pierre devait dire les conditions terrestres d'un monde nouveau. Il a cru et il a dit que l'Eglise « ne peut abandonner sa mission divinement providentielle *de former l'homme complet* et de collaborer sans arrière-pensée *à la constitution du solide fondement de la société* [9] ». Plus récemment et avec autant de précision, s'adressant aux catholiques suisses, le Pape reprend le même thème : « L'Eglise et les catholiques des divers pays sont conscients du devoir qu'ils ont de contribuer à la solution de ces questions (droit, économie, ordre social)... Ils n'accompliront rien de grand et de décisif, *même pour le bien temporel*, que soutenus par une foi inébranlable dans les vérités éternelles ; oui, cette foi est en elle-même *la contribution la plus précieuse qu'ils peuvent apporter au bien général de ce monde* [10] ». On lasserait vite la patience à vouloir citer tous les textes où le Pape est revenu sur ce devoir du croyant de déposer sur notre terre le « germe d'un avenir meilleur [11] ».

Comme autrefois Moïse, au nom de sa foi, s'en allait par le désert à la découverte de la Terre Promise, ainsi aujourd'hui le catholique, au nom de sa foi, reprend l'Exode et le perpétue spirituellement en quête d'un univers plus humain, parce que plus chrétien, sans illusion cependant, car il sait désormais de science divine que le succès de son effort est situé au delà du Temps et de la Terre.

Mais en attendant l'aurore de ce jour bienheureux, le chrétien s'efforce d'agir sur les institutions pour que l'ouvrier, le patron, le cultivateur ou le commerçant obtiennent leur droit et satisfassent à leur devoir, et il veut faire entendre ses conseils autour des tapis verts quand on délibère de la paix des nations.

La preuve en est faite, semble-t-il : il n'y a pas deux sortes de foi catholique, l'une mystique et intérieure, l'autre conquérante et engagée.

8. *Doc. cath.*, 45 (1948), col. 1417. C'est nous qui soulignons certains passages.
9. *Doc. cath.*, 43 (1946), col. 170.
10. *Doc. cath.*, 51 (1954), col. 643.
11. *Message radiophonique* du 23 mars 1952.

C'est la même foi théologale et surnaturelle qui, tout à la fois, « touche » Dieu et qui entre dans l'univers pour l'inviter à un dépassement dans son ordre même. C'est la foi des Hébreux qui continue. Voici des siècles maintenant qu'elle a forgé un peuple de chair et de sang, réel et concret, au milieu des autres peuples réels et concrets; de même aujourd'hui la foi engendre un peuple nouveau au milieu des autres nations, elle continue de modeler ce peuple selon ses exigences propres, retentissant au loin sur ceux-là même qui l'ignorent, appelant leur existence la plus quotidienne à une lente transformation. La foi qui s'insère dans le temporel est donc fidèle à elle-même. Si elle voulait s'isoler de l'univers humain, alors elle cesserait d'être la foi « catholique [12] ».

*
* *

Les justifications précédentes sont-elles de nature à apaiser toutes les craintes? Ce n'est pas certain. On concédera que l'insertion dans le temporel est dans la logique de la foi, mais certains, peut-être, regretteront de voir la foi s'occuper à ces besognes terrestres. N'y a-t-il pas là quelque compromission, quelque dégradation pour la foi? Que la foi cesse de glisser vers ces réalités profanes, étrangères à sa réalité transcendante, et tout n'en ira que mieux!

On pourrait opposer à cette inquiétude une réponse brève : « L'Eglise a toujours eu le souci du monde temporel et de son destin; elle ne peut errer dans une affaire de telle importance; laissons donc là nos craintes ». Mais cela ne suffit pas. Encore faut-il comprendre que la foi, sans manquer à sa vocation, souffre les engagements temporels. L'explication tient en quelques mots : si la foi peut être présente au monde sans échapper à Dieu, c'est qu'en s'engageant dans l'action temporelle, elle marche à la rencontre de valeurs spirituelles, pour les dégager, les instaurer, les mettre en œuvre. Ce faisant, la foi confesse l'existence — trop contestée — de ces mêmes valeurs. Sans doute, le croyant qui agit sur le monde au nom de sa foi ne proclame celle-ci ni avec des mots ni avec des phrases sonores, mais avec des actes et avec des œuvres. Cette confession de foi est valable tout autant et bien davantage parfois.

Mais quelles sont donc ces valeurs spirituelles?

---

12. Il va sans dire que le degré d'engagement de chacun des fidèles se mesure à des règles que nous n'avons pas à exposer maintenant. Il est évident aussi que l'urgence de l'engagement varie selon les structures qui sont en jeu. Il y a pour la foi de l'Eglise des zones d'intérêt décroissant.

L'ORDRE DE LA CRÉATION

En toute insertion temporelle qu'anime la foi catholique réside une implicite conviction, que la raison humaine découvre non sans peine, quand elle y parvient, que la Révélation assure et justifie avec éclat : à savoir que l'univers des hommes et des choses est l'espoir d'un « cosmos », qu'il n'est pas seulement un agrégat, mais un ordre en attente d'une ordonnance supérieure. Consentir à des engagements temporels, c'est confesser, sans l'exprimer, que la Nature, la Vie, l'Intelligence ne sont pas trois plans hétérogènes dont la tangence ne serait due qu'au hasard. Le croyant, qui bataille avec les structures temporelles, sait, quoi qu'il advienne, que le monde n'est pas un chaos. Il sait que l'être de l'Univers n'est ni absolument opaque, ni « massif » au sens de l'existentialisme athée, ni « absurde » à plus forte raison. Il sait donc qu'un ordre est possible, qu'une harmonie au moins relative n'est pas impensable, que l'effort pour l'instaurer n'est pas simple délire. Bien plus, il proclame l'existence au moins radicale de cet ordre. Il sait qu'il y a déjà quelque agencement entre les êtres, qu'il ne peut pas ne pas exister une certaine symphonie entre ceux-ci. Comment la foi pourrait-elle en douter, quand elle affirme le Dieu Créateur, ordonnateur de toutes les couches de l'Univers à une seule et même fin, pour une seule et même unité, dans un seul et même destin?

Plus précisément, le fidèle qui s'en va prendre en charge les structures temporelles professe l'existence dans l'univers d'une hiérarchie à deux pôles subordonnés : l'homme et Dieu. C'est cette valeur d'un univers centré sur l'homme qu'enseigna le moyen âge, quand il redisait ces vérités moins banales qu'il ne paraît : tous les êtres de la Terre sont faits pour entretenir la vie corporelle de l'homme, pour soutenir sa vie spirituelle, pour réjouir son âme et la consoler [13]. Saint Ignace de Loyola hérita de ses devanciers, les grands Scolastiques, la même conviction et l'exprimait avec une naïve assurance dans la Méditation fondamentale des *Exercices spirituels* : « Les autres choses sur la face de la terre sont créées pour l'homme, en vue de l'aider dans la poursuite de la fin pour laquelle il est créé ». Sainte Catherine de Sienne, après tout, n'avait-elle pas écrit des phrases analogues? « Toute chose, dit-elle, ayant été créée pour l'usage de l'homme, tout, par conséquent, a été fait pour servir et subvenir aux besoins des créatures raisonnables [14] ».

En cette assurance rien d'étonnant, s'il est vrai qu'il y eut à l'origine du temps un geste créateur introduisant l'ordre à la racine des

13. Tel fut le langage de S. Albert le Grand (*In I Sent.* D. 1, a. 10), de saint Thomas (*In IV Sent.* D. 48, q. 2, a. 1, sol.), entre bien d'autres.
14. *Le dialogue de Sainte Catherine de Sienne*, éd. Hurtaud, I, p. 90.

créatures. Dès lors une harmonie latente subsiste entre les plans d'univers, dans l'espoir d'un maître d'œuvres, s'il doit venir. Ainsi s'en va le monde, à travers le temps, habité par une hiérarchie secrète, élémentaire mais impérissable, pâle reflet de la Sagesse Souveraine.

Si nous n'exprimons plus aujourd'hui une telle certitude avec le langage dont usait autrefois un Thomas d'Aquin, nous croyons, tout comme lui, que la pensée divine soutient l'évolution du monde infra-humain, que tout a été disposé, à partir de l'atome primordial, en vue de permettre l'épanouissement de l'intelligence humaine [15].

Qu'il y ait là une vue originale de la foi chrétienne, c'est l'évidence même. Les païens d'avant Jésus-Christ témoignent à leur manière de la nouveauté de la foi. A leurs yeux, n'était-ce pas folie de croire que le monde tout entier était fait pour l'homme, ce rien insignifiant? Nous savons du reste que cette fausse humilité tend à renaître aujourd'hui chez les païens de notre temps.

Bien plus, s'engager dans le temporel, c'est croire que le temps mobile des heures quotidiennes et des millénaires, bien loin de n'être que la succession des révolutions sidérales, est la promesse d'un Avenir divin qui justifiera le passé en résolvant toutes les énigmes, même celle de la souffrance. C'est proclamer encore qu'il est donné à nos efforts terrestres de faire advenir ce Terme bienheureux, que ceux-ci ne sont pas vains devant Dieu, bien plus, que Dieu les utilise comme des instruments pour réaliser ses desseins transhistoriques.

On peut le dire sans paradoxe : s'engager dans le temporel, c'est croire à l'histoire. Mais, qui ne peut justifier l'existence de l'histoire ne peut s'engager ou s'engage à tort [16]. Le chrétien, pour sa part, sait que l'Histoire est, parce que le Maître de l'Histoire est. Le chrétien est même le seul homme qui puisse justifier totalement cette affirmation. Il connaît donc et confesse, en s'engageant dans le temporel, que le monde est ordonné, dans l'aventure mouvante du temps, à un avènement : la cité nouvelle, la Jérusalem céleste.

Le chrétien sait d'autre part qu'il n'a pas lieu de redouter que l'histoire manque son but, qu'elle s'enlise misérablement avant d'atteindre la dernière étape. Il est encore le seul homme qui puisse justifier cette confiance. Car il sait, — de foi divine et non de science humaine — que Dieu fera aboutir les millénaires à leur terme véritable, et qu'il le peut, en dépit de la paresse, de l'ignorance, ou de la méchanceté humaines. Et il faut bien que Dieu s'en charge. Car si l'ordre du monde est un « donné » radical, il n'est aussi qu'une possi-

---

15. S. Thomas, dans le cadre des conceptions physiques de son temps, affirmait que le mouvement des cieux et des sphères célestes était ordonné à la multiplication des âmes, « *ad quam requiritur corporum multiplicatio* » (*Pot.*, q. 3, a. 10, ad 4^{um}; cfr *ib.*, q. 5, a. 5, c).

16. A titre de confirmation, voir G. Le Blond, *Le sens de l'histoire et l'action politique*, dans les *Etudes*, nov. 1955.

bilité fragile, toujours menacée par l'esprit de la terre, par ses résistances, par ses violences. Nous savons trop que nos ignorances engendrent le désordre, qu'elles freinent tout effort pour réduire le chaos du moment. On nous l'a dit récemment à bien des reprises. Vouloir faire le bien des uns c'est faire inévitablement le mal des autres, car nous ne sommes pas maîtres des effets qui sourdent de nos actes les plus calculés. On a toujours « les mains sales », quelle que soit la pureté des intentions subjectives. « Personne ne gouverne innocemment ». Ce mot repris à Danton justifierait bien l'agnosticisme pratique dans lequel devrait se confiner tout athée moral et logique avec lui-même. Au nom de quoi pourrait-il garantir que l'histoire humaine aboutira à un avènement terrestre et honorable?

En face de ces craintes et de ces refus, la foi du catholique dresse des certitudes victorieuses. Certes, la foi ne domine pas toute ignorance, elle n'évince pas toute malice, tout crime, mais la foi, après s'être munie de tous les appuis humains, ne craint pas de s'engager dans l'histoire, sachant que le Dieu de Charité est assez fort et assez aimant pour tirer de nos erreurs et de nos fautes le bien définitif et transcendant de l'humanité entière. « Nous savons que Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment » (*Romains,* VIII, 28). Et saint Augustin avait ajouté à ce texte : « même les péchés », c'est-à-dire, même la liberté des hommes en ce qu'elle a de plus hostile à l'ordre et au bien.

A sa manière, l'engagement temporel confesse donc l'existence de ces valeurs, incluses pour ainsi dire dans la texture de l'univers, et il les ratifie.

UN MOMENT DANS LA RÉDEMPTION

S'il est possible que le monde évite un peu le chaos toujours envahissant, grâce aux efforts d'une foi qui s'engage, il est louable de s'insérer dans les structures temporelles pour les améliorer. Ce faisant, la foi coopère à l'œuvre créatrice et au gouvernement que la Providence fait de l'Univers. Nous devons accepter cette tâche, « nous sommes, en effet, les collaborateurs de Dieu », pouvons-nous dire en élargissant le sens que saint Paul donnait à cette phrase (*I Cor.,* III, 5).

Mais nous espérons davantage, car nous croyons qu'une autre valeur spirituelle peut naître de l'engagement chrétien. L'harmonie du monde, dans la mesure où l'homme la réalise par grâce divine, ne serait-elle pas appelée à être le canal de quelque vertu spirituelle destinée à nous seconder dans notre ascension surnaturelle elle-même?

Qu'on ne crie point à l'impossible! Ne savons-nous pas que rien n'empêche certaine puissance spirituelle de passer à travers les

corps[17] ? S'il en est ainsi, ne sommes-nous pas autorisés à penser que l'ordre du monde, s'il était réalisé, pourrait être, à son niveau, traversé de quelque vertu spirituelle ? Dans ces conditions, l'harmonie du cosmos serait alors un instrument au service de l'économie surnaturelle ; elle ordonnerait l'homme, — à sa manière qui est faible —, vers la fin dernière, non plus seulement en soutenant sa vie naturelle, mais en élevant son âme, si peu que ce soit, pour cet Univers que seul connaît l'Esprit de Dieu.

Là encore nous nous trouvons en bonne compagnie. Saint Thomas était bien persuadé que le monde peut montrer Dieu et qu'il nous aide à progresser dans la connaissance de son mystère[18]. Saint Augustin nous invite à reconnaître sur la face de la terre les vestiges de la Sainte Trinité[19]. Pourquoi l'ordre des civilisations ne pourrait-il à son tour manifester la grandeur ou la sagesse du Dieu que magnifient les cathédrales ? Sans doute — et saint Augustin ne l'ignore pas —, il y a difficulté à découvrir la vérité de Dieu dans les traces de son passage à travers le monde. Il en va de même quand il s'agit des civilisations que « manufacture » l'humanité. Le grand Docteur nous adresserait sans doute le conseil qu'il donnait jadis : *qui non videt tendat per pietatem ad videndum*[20] ! Si vous ne voyez pas, demandez à la piété de vous éclairer. L'évêque songeait sans aucun doute à la piété contemplative. Aujourd'hui, nous ajouterions volontiers à cette dernière la piété active et nous dirions : Dieu paraîtra davantage ou moins mal, à travers sa création et à travers l'histoire, quand l'homme aura mieux transformé l'univers en « école pour la connaissance de Dieu », ainsi que s'exprimait saint Basile[21]. Encore faut-il que la foi se mette à l'œuvre et embrasse le monde pour en conduire l'évolution spirituelle et en faire un signe indicatif du Souverain Seigneur.

C'est d'ailleurs ce que la foi a toujours tenté depuis qu'elle est la foi chrétienne. Elle s'est tournée vers le monde profane, s'efforçant d'incarner autant que possible dans les institutions terrestres quelque chose du mystère de la Justice et de la Charité de Dieu. Elle a voulu aménager la société, pour qu'elle soit moins dure aux faibles, plus douce aux pauvres, plus menaçante aux orgueilleux, plus miséricordieuse aux délinquants irresponsables ou semi-responsables.

Dans cette tâche jamais achevée, dans cette œuvre toujours croulante, la foi quête les intentions divines sur le monde et sur l'homme. C'est à quoi l'invite le Pape Pie XII, et il proclame la valeur chrétienne de cet effort, quand bien même, la raison, pour y parvenir,

17. S. Thomas, *Sum. Théol.*, I^a, q. 65, a. 1 ad 1^{um}.
C'est cette affirmation qui justifie radicalement la possibilité des sacrements.
18. *In IV Sent.* D. 48, q. 2, a. 1, sol. et *Sum. Théol.* I^a, q. 45, a. 7, c ; q. 65, a. 1, ad 3^{um}.
19. *De Trin.*, VI, 10, 12.
20. *Ib.*
21. *Hom. I in Hexaem.* 6.

paraîtrait s'enfoncer dans des régions purement laïques : « Le savant qui se consacre à des travaux tels que les vôtres (radiologie) ne se consacre pas à une idole, mais en s'efforçant de connaître les inépuisables ressources de la nature vivante, il révèle chaque jour un peu plus les trésors déposés par le Créateur dans sa Création. Il est comme le découvreur de terres nouvelles à la gloire du Seigneur. Il est aussi, dans la même mesure, un bienfaiteur de ses frères les hommes [22] ».

L'espoir qui anime l'engagement chrétien n'est-il pas analogue à celui-là même qui traverse la préface des messes de Noël? Montrer Dieu en quelque manière, « afin que nous soyons élevés à l'amour des biens invisibles, tandis que nous percevons sensiblement quelque chose de Dieu [23] ». Cet espoir, nous ne le savons que trop, se heurte à d'incessants démentis. Est-ce une raison pour le condamner? En tout cas, même si l'homme ne doit jamais faire surgir de l'univers une harmonie moins imparfaite que celle de notre temps, il apprendra — il apprend, — dans cet effort incessamment repris et tenu en échec, et sa petitesse, et sa misère. C'est entendre encore une leçon qui enseigne Dieu [24].

Si le monde des hommes construit avec l'aide de Dieu devenait ainsi la modeste épiphanie de quelque valeur divine, ne serait-il pas alors comme un signe quasi sacramentel de l'ordre surnaturel? Non seulement, il indiquerait, à sa petite manière, un univers supérieur, mais déjà, en l'indiquant, il offrirait un peu mieux aux hommes l'occasion d'y parvenir. Il y ordonnerait de cette humble façon qui consiste à enlever aux hommes les tentations trop nécessitantes du péché. Il les inviterait à reconnaître les valeurs spirituelles incarnées dans les institutions qu'ils côtoient, ils les coulerait pour ainsi dire dans des structures où les valeurs sont plus facilement à la portée de leur faiblesse. Bien entendu, jamais aucune institution, aucun système temporel ne dispensera personne de l'option difficile entre le monde naturel et le royaume de Dieu. Mais enfin, les structures temporelles ne peuvent-elles être médiatrices en quelque manière de paix entre les individus et les nations, de moralité, devenant comme le sacrement (à l'état faible) de Celui qui est *Pax Nostra*? S'il est une organisation du monde qui distribue les richesses entre les hommes d'une manière équitable, tout effort pour sa réalisation ne « libère-t-il pas la créature de la servitude de la corruption»? Ne fait-il pas que l'univers, au lieu d'être un coupe-gorge, se hausse vers les structures qui disposent au Royaume du Seigneur, que le monde, au lieu d'être une tentation de

22. *Doc. cath.*, 51 (1954), col. 452.

23. *Per Incarnati Verbi mysterium nova mentis nostrae oculis lux tuae claritatis infulsit, ut dum visibiliter Deum cognoscimus per hunc in invisibilium amorem rapiamur.*

24. *Reducendo hominem in cognitionem suae infirmitatis et miseriae,* pensait S. Albert le Grand (*In I Sent.*, D. 1, a. 10).

blasphème, devienne matière de bénédiction? Si la société de « la Vingt-cinquième heure » est un enfer où ne peut luire aucune clarté sur le Royaume de Dieu, la foi, qui s'engage dans les tâches temporelles, sert l'humanité et sa destinée surnaturelle quand elle écarte si peu que ce soit la menace de ce spectre. Volontiers, appliquerions-nous à l'ordre temporel que la foi chrétienne s'efforce de susciter cette phrase de saint Irénée, parlant de la création tout entière : *nihil enim otiosum, nec sine signo, neque sine argumento apud Eum* [25]; rien n'est inutile, tout est signe, tout est preuve entre les mains de Dieu.

Dans ces conditions, l'enchaînement des civilisations, leur effort pour se dépasser l'une l'autre, l'engagement de la foi dans cette aventure, sont en quelque sorte la prophétie des temps à venir. L'ordre temporel y reçoit la fonction d'annoncer la *forma futuri,* meilleure et transcendante. Mais c'est une prophétie « en creux », si l'on peut dire, car l'ordre terrestre, si parfait soit-il, se révèle bientôt caduc, imparfait, toujours insuffisant. Il redit à sa façon les mots inspirés par l'Esprit de Dieu : « Nous n'avons point ici de demeure permanente » (*Hebr.,* XIII, 14) ; il enseigne à sa manière la nécessité de se dégager, de renoncer pour recommencer encore et autrement. C'est qu'en effet la mise en place des meilleures structures temporelles laisse paraître bientôt un déficit incurable, et cette constatation est bien faite pour attiser le désir d'autre chose, et susciter quelque intelligence de l'au-delà du monde : *exspectantes beatam spem...*

Telles sont les valeurs que tout engagement chrétien s'efforce de faire surgir ou d'introduire, valeurs qui s'apparentent de plus ou moins loin au mystère de Jésus-Christ. Positives, si elles orientent vers le Royaume de Dieu, négatives si elles enseignent l'humilité de la condition humaine, ces valeurs constituent comme des approches lointaines de l'univers proprement surnaturel et elles sont les conditions ordinaires de l'accès à cet univers [26].

Aussi l'engagement chrétien est-il, redisons-le, la confession implicite que ce monde recèle autre chose que des structures et des événements purement profanes. Le chrétien qui s'engage dans la politique ou l'économique pour l'amour de Dieu croit que le monde peut devenir, selon le dessein de Dieu, un signe et une condition des réalités futures. Tout se passe alors comme si la foi poursuivait l'ambition de hausser les réalités terrestres — sociétés, institutions, histoire... — à la hauteur de signes sacramentaux. Tentative dont la foi sait qu'elle

25. *Adv. Haer.,* IV, 21, 3 (éd. Harvey).

26. Il s'agit ici d'un point très important pour notre sujet. Il est clair qu'il y aurait lieu de fournir de cette dernière affirmation une justification théologique. Cependant nous croyons pouvoir en faire abstraction, étant donné le but restreint que nous poursuivons et considérer que tout catholique accorde la vérité de ces expressions.

ne saurait aboutir absolument, mais tentative légitime si les phrases de saint Paul ont un sens valable pour tous les temps : « La création en attente aspire à la révélation des Fils de Dieu... Nous le savons en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement » (*Rom.*, VIII, 19, 22).

Il n'y a donc pas à craindre que la foi trahisse sa véritable nature en devenant foi incarnée, efficace jusque dans les structures temporelles. Sans doute est-ce une question de savoir dans quelle mesure tel chrétien compromet la pureté de sa foi à cause des entreprises auxquelles il coopère, mais ce n'est pas la nôtre. Notre problème était différent. Il ne s'agissait point d'une question de fait, mais d'une question de droit. C'est cette même question de droit qui nous occupe encore, tandis que nous allons conclure en examinant brièvement les relations réciproques entre la foi et l'engagement temporel.

*
* *

La foi, qui fait l'unité de l'Eglise, exige donc de celle-ci un effort incessant pour être présente au monde. Tâche délicate sans aucun doute, car la présence ne doit jamais devenir domination. Il faut que la foi de l'Eglise s'avance sur une ligne de crête, entre le cléricalisme d'une part et un trop « splendide isolement » d'autre part. Discernement difficile, sans aucun doute, mais dont la difficulté ne peut fournir un motif suffisant pour que la foi renonce à cet essentiel devoir.

La foi exige donc l'engagement temporel, sinon de chacun des fidèles indistinctement, à tout le moins, du Corps dans son ensemble, c'est-à-dire de tous les chrétiens qui ne sont point appelés à une vocation différente.

La foi exige cela et elle le justifie. Car l'objet de la foi ne se résout pas dans l'affirmation exclusive d'une relation purement personnelle, purement subjective entre Dieu et l'âme. Il atteint indirectement l'univers tout entier — espace et temps, matière et vie — parce que cet univers est voué à l'homme pour le Christ afin d'être remis un jour entre les mains de Dieu notre Père, quand la grâce y aura fait mûrir le Royaume.

Si la foi justifie les efforts renouvelés de présence à l'univers et à l'histoire, la foi les juge tout autant. C'est elle, la foi de l'Eglise, sainte et catholique, apostolique et romaine, qui apprécie la manière dont les fidèles s'efforcent de rencontrer le monde. Elle considère leurs méthodes, la direction de leurs efforts. Elle approuve, elle dissuade ; elle encourage, elle condamne. Elle le peut, elle le doit. Car la foi est la foi de l'Eglise universelle qui est aussi hiérarchie. Celle-ci est toujours fondée sur la foi et l'autorité de Pierre : « Et toi, quand tu

seras revenu, affermis tes frères » (*Luc*, XXII, 32). Aussi notre foi n'est-elle jamais, dans ses engagements temporels, indépendante de la foi des Apôtres, elle ne le peut pas : « Celui qui connaît Dieu nous écoute ; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas », rappelle saint Jean aux premiers chrétiens (*I^a Johan.*, IV, 6).

A son tour, la foi trouve dans les engagements temporels sa récompense, car elle y trouve ordinairement le moyen de s'y accomplir. Quelle récompense y reçoit-elle? La plus immédiate : l'accroissement de la foi et l'intelligence plus profonde des vérités de la foi.

Rien ne peut nous surprendre dans ce fait. Il est trop connu que l'homme mûrit sa vie intellectuelle, non point en remâchant solitairement de hautes pensées ou de vastes desseins, mais en communiquant avec les autres, en agissant sur le réel, en s'appuyant sur le concret, en se heurtant à l'obstacle. « Obstacle et valeur », relation réciproque dont la vie manifeste la vérité quotidienne. Aucune valeur n'émerge que dans un rude contact avec la résistance des vivants et des choses. Ainsi en va-t-il de toute vie spirituelle, ainsi en va-t-il de la foi. Elle ne sera elle-même, elle ne se connaîtra elle-même, du moins en règle générale, que dans la mesure où elle consentira à courir les risques d'une vie engagée.

C'est que, de fait, tout engagement temporel sera l'épreuve de la croyance. Aurons-nous assez la foi pour vouloir transformer les institutions de nos civilisations insuffisantes? Si nous osons cet effort, nous sentons d'avance et savons par expérience qu'on ne nous en saura aucun gré. Bien plus, on ne le pardonnera pas à l'Eglise. On l'accusera, selon l'air du temps, d'être politique ou capitaliste ou révolutionnaire... Mais le grief est au fond toujours le même : impérialisme. Craindrons-nous, pour sauvegarder la pureté de nos réputations, de mettre la main à la pâte du monde? Ainsi autrefois, les parents de l'aveugle-né redoutèrent de paraître donner des gages à Jésus de Nazareth, car les Juifs avaient menacé de jeter hors de la synagogue tous ceux qui lui donneraient une adhésion publique. L'Eglise, elle, depuis qu'elle existe, n'a pas cédé à la peur d'être mise en quarantaine pour avoir l'air de « coller » d'un peu trop près au monde. Dans les engagements auxquels elle invite les chrétiens, elle y a gagné d'enraciner sa foi, de mieux comprendre aussi que sa foi est tout ensemble acceptation de ce monde, imprégnation de ses structures, et cependant refus du monde. Elle y a appris à ses dépens — souvent par la faute des siens, — qu'elle est dans le monde sans être du monde.

C'est ainsi et non autrement que se réalise la promesse du Seigneur : « Si quelqu'un veut accomplir la volonté de Dieu, il *saura* pour cet enseignement s'il est de Dieu ou si je parle de moi-même » (*Jean*, VII, 17). Et le Christ ajoute encore : « Si vous demeurez dans ma parole (qui est doctrine et commandement), vous serez vraiment **mes disciples, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra li-**

bres » (*ib.*, VIII, 32). Dieu donne l'intelligence de la foi à qui agit, à qui se compromet : « Dieu proportionne ses dons à l'accueil qu'on leur fait... Dieu l'accorde davantage (la foi) à celui qui s'y ouvre mieux et il l'augmente en proportion du bon usage qu'il en fait ; mais il peut aussi la laisser perdre à celui qui n'en profite pas... [27] ».

Epreuve de la foi que l'engagement temporel, mais aussi preuve de la foi authentique et sincère. L'Eglise croit et elle croit jusqu'au point de vouloir que ses enfants transforment les institutions déficientes, réforment le monde, le disposent et l'ouvrent, autant que faire se peut, à sa destinée totale. Elle croit que tel est son devoir, au péril de la vie pour ses fils. Cette poussée chrétienne n'est-elle pas une manière de proclamer la primauté de la charité : « quant à nous, nous devons donner notre vie pour nos frères », en l'usant dans l'effort jamais découragé pour faire un monde meilleur. C'est en effet la charité qui anime l'Eglise et la rend soucieuse de l'univers entier, préoccupée du destin que l'humanité forge lentement en chaque heure qui passe. Dans cette présence séculaire au monde, dans le refus incessant de le déserter, il y a la confession vécue de la Vérité de la Charité : « Aimez-vous les uns les autres, c'est à ce signe que l'on connaîtra que vous êtes mes disciples » (*Jean*, XIII, 35).

Enghien. André DE BOVIS, S. J.

27. P. Benoit, *La foi dans les évangiles synoptiques*, dans *Lumière et Vie*, 22 (1955), p. 57.